

Séminaire Elsa Dorlin

*Travailler
la violence*

3 & 4.12.2021

Centre national de la danse
cnd.fr

Festival d'Automne à Paris
festival-automne.com

Programme

3.12

14:40 – 15:40

Travailler la violence

par **Elsa Dorlin**

15:40 – 16:00

Questions / réponses

16:00 – 16:40

Pressure area / Zone de pression

par **Elisabeth Lebovici**

16:40 – 17:00

Questions / réponses

17:00 – 17:30

Pause

17:30 – 18:10

Violences sourdes, violence figurée

par **Sandra Lucbert**

18:10 – 18:30

Questions / réponses

CN D

Centre national de la danse

1, rue Victor-Hugo, 93507 Pantin cedex - France

40 ter, rue Vaubecour, 69002 Lyon - France

Licences L-R-21-7749 / 7473 / 7747

SIRET 417 822 632 000 10

Le CN D est un établissement public à caractère industriel et commercial subventionné par le ministère de la Culture.


**RÉPUBLIQUE
FRANÇAISE**

*Liberté
Égalité
Fraternité*

4.12

15:40 – 16:00

Introduction par **Elsa Dorlin**

16:00 – 16:40

Ne pas toucher / Rien d'intouchable

par **Catherine Malabou**

16:40 – 17:00

Questions / réponses

17:00 – 17:20

Pause

17:20 – 18:00

Se rendre ou rendre la violence

par **Kaoutar Harchi**

18:00 – 18:20

Questions / réponses

18:20 – 19:00

Un théâtre impitoyable

par **Olivier Neveux**

19:00 – 19:20

Questions / réponses

19:20 – 19:30

Clôture par **Gisèle Vienne**

Président du Conseil d'administration

Rémi Babinet

Directrice générale

Catherine Tsekenis

Images

© **NnoMan** (p. 6-7)

Gisèle Vienne Jerk © **Compagnie des Indes** (p.11)



DANCE BY
REFLECTIONS
VAN CLEEF & ARPELS

Séminaire Elsa Dorlin

Travailler la violence

3 & 4.12.2021

*Avec le Festival d'Automne à Paris dans le cadre du Portrait Gisèle Vienne
Avec le soutien de Dance Reflections by Van Cleef & Arpels*

« Comment travailler la violence ? Comment la mettre en perspective, en scène, en récit ; comment la mettre en pièces ? Comment en restituer la logique et les ruses qui la défigurent ou la maquillent – la rendent méconnaissable, acceptable ou la racontent inoffensive pour certain-es ? Est-il possible d'en restituer la complexité, l'historicité ? Depuis quelle position ? Comment saisir la violence et ses échelles dans leur réalité crue : dans ce qu'elle fait, dans ce qu'elle nous fait, tout en demeurant juste, en hommage à ce que l'on n'est plus, à ce que l'on est devenu-e, comme à la mémoire de tout-es celles et ceux que la violence tue, abîme, tétanise, ensilence et rend aphones, amnésiques ou délirant-es, qu'elle dénonce comme insignifiant-es ou à proprement parler barbares ?

Écrire, penser, représenter, chorégraphier la violence, se situer en son sein, la regarder en face ou de biais, la prendre à revers, est-ce une façon d'y survivre, de se sauver, de se réparer soi, de prendre soin de nous ? L'abattre, se battre ; en révéler la mécanique, en dénoncer les rouages et les chausse-trapes – est-ce reprendre souffle, reprendre corps, faire histoire, refaire monde ou reformer de la vie, est-ce politique ? Durant ces deux journées de rencontre, il s'agit de rassembler et de faire dialoguer ensemble des travaux autour de la violence qui tous s'interrogent sur son objectivation depuis les méandres du réputé “sans histoire” ; depuis ce biographique toujours déjà “politique”, depuis l'expérience vécue, sensible, musculaire, depuis la mémoire et le chœur des corps, des sens, la bibliothèque des affects et des imaginaires, depuis la fulgurance des luttes, les cultures ensevelies et recouvertes, depuis les vies butées... Philosophes, historien-nes, écrivain-es, artistes affrontent et minent les cadres historiques, perceptifs (qu'est-ce qui est visible, audible ?), le langage, les récits et les figurations des maîtres comme les coordonnées des vies normales, vivables et intelligibles. Elles et ils travaillent la violence qui se trame dans et par les antagonismes de classe, celle qui imbibée de sexualité, structurée par la race, nous affecte, nous traverse et nous constitue, nous abîme et nous égare, nous désoriente comme sujet de savoir, comme héraut de sens, comme visionnaires et comme réalités historiques.

Faire l'analyse, la chronique, le procès et la critique de la violence, c'est raisonner par dissonance, c'est déjouer, défaire, déconstruire et fabriquer en retour des perceptions, des consciences, des concepts et des visions d'en-bas, au sol, des mondes intérieurs, comme autant de positivités historiques, de densités charnelles ; c'est ouvrir, relayer et raviver de la conflictualité. Durant ces deux journées de rencontre, il s'agit de saisir ces savoirs faire de la critique contemporaine, d'en dessiner la carte, de parler arts du quotidien, de la chair et de la fiction, arts du concept, des langages et de la vie, art du récit, des archives et des chœurs, de faire l'inventaire des armes amassées, des forces rassemblées. En philosophie, en histoire, en histoire de l'art et de la création contemporaine, en littérature et avec la sociologie, que nous apprennent les critiques de la violence ? »

Elsa Dorlin

à l'invitation de Gisèle Vienne, artiste associée au CN D

3.12

14:40 – 15:40

Travailler la violence

par Elsa Dorlin

Professeure de philosophie politique contemporaine à l'université Toulouse Jean Jaurès, Elsa Dorlin travaille depuis vingt ans une autre histoire des corps à travers la généalogie des rapports de pouvoir modernes. Elle a reçu la médaille de bronze du CNRS en 2009 pour ses recherches en philosophie et épistémologie féministes. Elle a été professeure invitée à l'université de Berkeley en Californie (2010-2011), Fellow au Columbia Institute for Ideas & Imagination en 2018-2019, et résidente à la Fondation Camargo (2020-2021). Elle est l'auteure de *La Matrice de la race. Généalogie sexuelle et coloniale de la Nation française*, Paris, La Découverte, 2006/2009, *Sexe, genre et sexualités. Introduction à la philosophie féministe*, Paris, Puf, 2008/2021. En 2017, elle publie *Se Défendre. Une philosophie de la violence*, Paris, Zones, traduit en plusieurs langues, ce livre a reçu le prix Frantz Fanon de la Caribbean Philosophical Association. Elle a récemment dirigé l'ouvrage collectif *Feu ! Abécédaire des féminismes présents*, Paris, Libertalia, 2021. Poursuivant sa réflexion sur la complexité des mécaniques de la domination, du sexisme, du racisme et du capitalisme, sa pensée se tient au plus près des résistances saisies à l'échelle de la chair, des muscles et des sens.

16:00 – 16:40

Pressure area / Zone de pression

par Elisabeth Lebovici

« Zone de pression : des mots empruntés à un manuel d'ameublement de bureau traitant des façons de rendre tangible le “quotient de pouvoir” de ceux qui l'occupent. Avec ce titre, trouvé dans l'extraordinaire ouvrage de photocopies en deux volumes qu'elle a publié récemment, je veux dire l'histoire de l'artiste Cady Noland. Faire sa connaissance me paraît urgent et indispensable pour “travailler la violence”. Entre 1984 et 1999, Cady Noland expose sans relâche les zones de pression du capitalisme colonial et patriarcal. Vers 2000, elle arrête l'art pour mobiliser la loi, poussant la critique jusqu'à réclamer son effacement, en tant qu'auteure, d'un travail auquel elle conteste le statut d'œuvre. Le travail de Cady Noland mobilise la violence dans la production comme dans la réception des objets fabriqués. Il dévoile également la violence structurelle des mondes de l'art contre et avec laquelle Cady Noland bataille. »

Elisabeth Lebovici est critique et historienne d'art. Elle fut longtemps journaliste à *Libération*. Depuis 2006, elle tient un blog : <http://le-beau-vice.com>. Activiste dans la lutte contre le VIH/sida, elle est membre fondatrice du fonds de dotation LIG/lesbiennes d'intérêt général <https://www.fondslesbien.org>. Elle collabore depuis les années 1990 à de très nombreux ouvrages, séminaires et colloques consacrés aux artistes contemporain-e-s, au féminisme, à l'activisme, aux questions de genre et à la théorie *queer*. Elle est la co-auteure, avec Catherine Gonnard, de *Femmes Artistes/ Artistes Femmes, Paris, de 1880 à nos jours* (Paris, Éditions Hazan, 2007). Son plus récent ouvrage, *Ce que le sida m'a fait. Art et activisme à la fin du XX^e siècle* (Zurich, JRP Ringier, « lectures Maison Rouge », 2017/ réédition 2021) a reçu le prix Pierre Daix 2017. Elle co-dirige depuis 2006 (avec Patricia Falguières et Natasa Petresin-Bachelez) un séminaire à l'École des hautes études en sciences sociales (Paris) intitulé *Something You Should Know : Artistes et Producteur-ices* <http://sysk-ehess.tumblr.com>

17:30 – 18:10

Violences sourdes, violence figurée

par Sandra Lucbert

« Le discours hégémonique veut nous convaincre que les violences physiques ont le monopole des atteintes physiques. Mais la violence des rapports sociaux, et celle de leur habillage discursif, atteignent les corps tout autant. La psychanalyse nous apprend que les violences subies, quand elles restent sans contours, sans cause aperçue, nommée et figurable, sont impossibles à repousser, produisent la corrosion impitoyable de qui les subit. Ainsi celles du capitalisme financiarisé. Je m'appuierai sur quelques situations marquantes, depuis l'incendie de Lubrizol jusqu'aux Assises de la santé mentale, pour travailler la violence qui s'y exerce effectivement mais n'est pas reconnaissable comme telle. Et pour indiquer l'un des pouvoirs de la littérature. La littérature peut s'occuper de ces malversations langagières routinisées qui infigurent ou défigurent. Elle sait attraper les enchaînements signifiant automatiques, les démonter, et mettre en évidence les mécanismes qu'ils rendent méconnaissables. Travailler la violence par la littérature, c'est œuvrer à la rendre figurable, à faire surgir les mécanismes structurels qui la produisent. Et ce faisant : contribuer à déchirer la camisole symbolique qui paralyse la riposte. »

Les trois derniers livres de Sandra Lucbert portent sur l'appareil d'enrôlement discursif, normatif et pulsionnel du capitalisme financiarisé. *La Toile* reprend les codes du roman épistolaire pour mettre au jour la façon dont le numérique massifié produit une organisation politique et économique par branchement direct sur les corps. *Personne ne sort les Fusils* et *Le Ministère des contes publics* relèvent davantage d'une littérature d'intervention : le premier à partir du procès France Télécom, le second prenant appui sur un objet médiatique, un spécial *C dans l'air* consacré à la dette publique. Chacune à leur manière, ces formes hybrides se proposent de démonter les mécaniques de ratification langagière par lesquelles les structures de la finance déréglementée démolissent tout un ordre social.





4.12

15:40 – 16:00

Introduction

par Elsa Dorlin

16:00 – 16:40

Ne pas toucher / Rien d'intouchable

par Catherine Malabou

Catherine Malabou s'interrogera ici sur la violence qui accompagne nécessairement toute analyse de la violence. Celle-ci doit en effet nécessairement couper, mutiler, choisir et ce faisant aussi réprimer. Situation particulièrement tendue dans le «féminisme» lorsqu'il s'agit de travailler les violences faites... à qui ? Qui sont les sujets du féminisme aujourd'hui ? J'écris: clitoris. Qui en a un ? Qui n'en a pas ? Catherine Malabou parlera des voix que l'on est obligé.e de faire taire quand on parle. De cette violence là. Et de comment faire le moins de mal possible, si possible, quand on parle, quand on écrit, quand on entend des voix.

Catherine Malabou est professeure au Centre for Modern European Philosophy de l'université de Kingston (Royaume-Uni). Depuis 2017, elle est également professeure en Littérature comparée et European Languages and Studies à l'université de Californie à Irvine. Elle partage son enseignement entre les deux institutions. Elle est l'auteure de *L'Avenir de Hegel, Plasticité, temporalité, dialectique* (Paris, Vrin, 1996), *Que faire de notre cerveau ?* (Paris, Bayard, 2004), *La Plasticité au soir de l'écriture, Dialectique, destruction, déconstruction* (Paris, éditions Léo Scheer, 2005), *Les nouveaux Blessés, De Freud à la neurologie : penser les traumatismes contemporains* (Paris, Bayard, 2007), *Ontologie de l'accident, Essai sur la plasticité destructrice* (Paris, éditions Léo Scheer, 2009), *Changer de différence, Le féminin et la question philosophique* (Paris, Galilée, 2009), *Avant Demain, Epigénèse et rationalité* (PUF 2014), *Métamorphoses de l'intelligence, Que faire de leur cerveau bleu ?* (PUF 2019), *Le Plaisir effacé, clitoris et pensée* (Payot 2020). Son dernier ouvrage s'intitule *Au Voleur! anarchisme et philosophie* (PUF 2022).

17:20 – 18:00

Se rendre ou rendre la violence

par Kaoutar Harchi

Vers où va la violence ? De quelles manières dirige-t-elle les esprits, les corps, les existences ? Est-il possible de rediriger la violence ? Selon quelles orientations ? Quelles méthodes ? Comment rendre la violence ? Et que rend-on en la rendant ? Ce rendu demeure-t-il une violence ? Partant de ces quelques questions, l'écrivaine et sociologue Kaoutar Harchi propose de penser l'écriture autobiographique minoritaire en tant que travail d'extériorisation des violences historiquement intériorisées. Ainsi, en revenant sur le processus de composition du récit *Comme nous existons* (Actes Sud, 2021), Kaoutar Harchi suggère de penser l'écriture de soi comme forme offensive qui emprunte, notamment, le chemin de la dénomination. Nommer les choses comme forme de réarmement collectif.

Kaoutar Harchi est chercheuse en sociologie (Cerlis, Paris Descartes). Elle enseigne à l'université Villetaneuse et a notamment été visiting professor à l'université de New-York. Ses travaux déploient une perspective intersectionnelle sur les mondes des arts et de la culture. Kaoutar Harchi a récemment publié l'article « Une carte d'identité littéraire ? L'invention de l'écrivain "beur" dans la France des années 1980 » dans la revue *Actes* de la recherche en sciences sociales. Par ailleurs, Kaoutar Harchi est écrivaine. Elle a dernièrement publié *Comme nous existons*, aux éditions Actes Sud, un récit autobiographique qui interroge les rapports sociaux de race, de classe et de genre.

18:20 – 19:00

Un théâtre impitoyable

par Olivier Neveux

Que fait le « théâtre politique » contemporain de la violence ? Et que veut dire appréhender la violence du point de vue du jeu et de ses simulacres ? Il peut être utile d'opérer un détour par l'œuvre du marxiste Brecht. Non pas à la façon d'un modèle mais pour mesurer enjeux et distances. Car la question de la violence – celle du capitalisme, du nazisme ce qu'elle fait au corps, aux vies autant, qu'à l'inverse, ce qui d'elle est postulée comme nécessaire (« seule la violence aide là où la violence règne ») – est au cœur de son inspiration. Plus encore, elle est au cœur même de sa conception d'un autre théâtre, d'une autre façon de représenter et de « s'adresser » à un public : impitoyable et amicale. Les réponses, pour beaucoup inaugurales, de Brecht ne peuvent toutefois avoir le dernier mot : la conjoncture ni les savoirs ne sont les mêmes. Il faut, dès lors, inviter des œuvres contemporaines particulières à lui répondre, et aller chercher, ainsi, traces, contestations et réinventions de ce « travail théâtral de la violence » pour en penser l'effectivité politique actuelle.

Olivier Neveux est professeur d'histoire et d'esthétique du théâtre à l'ENS de Lyon et rédacteur en chef de la revue trimestrielle *Théâtre/Public*. Dernier ouvrage paru : *Contre le théâtre politique* (La Fabrique, 2019).

19:20 – 19:30

Clôture

par Gisèle Vienne

Gisèle Vienne est une artiste, chorégraphe et metteur en scène franco-autrichienne. Après des études de philosophie et de musique, elle se forme à l'École supérieure nationale des arts de la marionnette. Elle travaille depuis régulièrement avec, entre autres collaborateurs, l'écrivain Dennis Cooper. Depuis vingt ans, ses mises en scènes et chorégraphies tournent en Europe et sont présentées régulièrement en Asie et en Amérique, parmi lesquelles *I Apologize* (2004), *Kindertotenlieder* (2007, récréation 2021), *Jerk* (2008), *This is how you will disappear* (2010), *The Ventriloquists Convention* (2015) et *Crowd* (2017). En 2020, elle crée avec Étienne Bideau-Rey une quatrième version de *Showroomdummies* au Rohm Theater Kyoto, pièce initialement créée en 2001. Son dernier spectacle *L'Étang*, d'après le texte de Robert Walser *Der Teich*, a été créé en résidence au TNB à Rennes en novembre 2020. Gisèle Vienne expose régulièrement ses photographies dans des musées dont le Whitney Museum de New York, le Centre Pompidou, au Museo Nacional de Bellas Artes de Buenos Aires et le Musée d'Art Moderne de Paris. Elle a publié deux livres : *Jerk / Through Their Tears* en collaboration avec Dennis Cooper, Peter Rehberg et Jonathan Capdevielle en 2011 et un livre *40 Portraits 2003-2008*, en collaboration avec Dennis Cooper et Pierre Dourthe en février 2012. Son travail a fait l'objet de plusieurs publications et les musiques originales de ses pièces de plusieurs albums. En 2021, le Festival d'Automne à Paris lui consacre un Portrait, réunissant deux créations, quatre pièces du répertoire, une nouvelle exposition et un film *Jerk*, réalisé par Gisèle Vienne la même année.

et aussi, en soirée

Gisèle Vienne

Jerk

3.12

Projection / 19:00 — Durée 60 min.

Après plus de douze ans de tournée internationale, Gisèle Vienne décide d'adapter son spectacle culte *Jerk* en film. À travers un long plan séquence, c'est le combat entre le comédien et son rôle extrême que l'on traverse de manière viscérale. Celle aussi du passage du théâtre au cinéma. En rappelant fortement le film de genre, et celui de l'horreur, c'est la fascination pour l'ultra violence qui est explorée à travers des questions de rapports de dominations, d'incarnation et de désincarnations des corps.

Sorour Darabi

Natural Drama

2 > 4.12

Spectacle / 20:30 — Durée 60 min.

Avec le Festival d'Automne à Paris

Avec *Natural Drama*, Sorour Darabi poursuit sa réflexion autour de la fluidité du corps humain – en incarnant cette fois un être au bord de la fiction et du mythe, absorbant des représentations historiques permettant de réinventer les rapports entre corps et nature. À partir de deux figures iconiques du début de XX^e siècle, Zahra Khanom Taj Saltaneh – princesse iranienne, artiste et écrivaine, symbole d'une beauté non binaire, ne répondant pas aux normes occidentales – et Isadora Duncan, dont la danse cherchait à retrouver un mouvement naturel (1877-1927), *Natural Drama* expose le corps comme un territoire sujet au changement : une matière sans cesse réinventée, d'où faire surgir un être mythologique des états et des modes d'être, Sorour Darabi expose une utopie charnelle en tant qu'hybridation du passé, du présent et du futur.



Centre national de la danse
cnd.fr

Festival d'Automne à Paris
festival-automne.com